

## CONCLUSION

### Si la gestion est une science, ce ne peut être qu'une science historique

Henri ZIMNOVITCH

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles  
que de concilier celles qui ont été dites  
Vauvenargues  
Maximes et Pensées

#### Introduction

Quand Marc Nikitin se forma, à la fin des années 1980, à la recherche en sciences de gestion, c'est le modèle hypothético-déductif, importé des sciences de la nature, qui prévalait dans les universités françaises. Or cette démarche lui apparut, selon son expression, « *inopérante* »<sup>1</sup>. Il choisit de se tourner vers la méthode historique, mieux adaptée, selon lui, pour construire des connaissances en gestion. Depuis 25 ans, comme le montrent ces *Mélanges* qui lui sont consacrés, c'est cette voie qu'il a suivie dans ses travaux et qui le conduisit à dire : « *si la gestion est une science, alors ce ne peut être qu'une science historique* » (Nikitin 2006, p. 95) dans son article « *Qu'est-ce qu'une problématique en sciences de gestion* » (Nikitin 2006).

Je lui avais alors fait remarquer que, comme il l'écrit, lui-même : « *définir une science comme un ensemble de problèmes est en soi problématique, car on attend d'une science des solutions* » (Nikitin 2006, p. 97). Plus précisément, j'avais en tête l'épistémologie poppérienne selon laquelle une théorie scientifique se présente sous une forme conjecturale telle qu'elle peut faire l'objet d'une réfutation. Ce à quoi il me répondit que cette vision lui semblait trop réductrice, posant la question : « *est-ce que tout ce qui est en dehors de ce que Popper appelle science doit être considéré comme non vrai ?* » (correspondance privée, 2005).

Ce chapitre veut concilier ses réflexions épistémologiques et celles de Popper. Pour ce faire, une première partie cherchera à comprendre les recoupements et les oppositions des concepts que chacun mobilise. Dans une deuxième partie, un cadre conceptuel sera dégagé pour penser les différences

---

<sup>1</sup> Critique de la méthodologie positiviste (Marc Nikitin 1992, archive personnelle).

entre science et technique dans leur rapport à la vérité et l'utilité, en adaptant une analyse du philosophe André Comte-Sponville. Les deux dernières parties examineront les questions de savoir d'abord « *si la gestion est une science* » puis, si « *ce ne peut être qu'une science historique* ». Adopter ce plan permettra de porter un diagnostic sur la scientificité de la gestion puis de faire des recommandations quant à la façon de mener des recherches en sciences de gestion.

## 1) Epistémologie : Popper, Nikitin et le Pragmatisme

Pour Popper, le critère qui permet de distinguer la logique scientifique des autres types de discours est ce qu'il nomme la falsification. Une théorie, dans la science empirique, doit avancer des conjectures qui peuvent être soumises à des expériences telles que si les observations venaient à les contredire cela conduirait à une réfutation de cette théorie. On notera que Popper ne se range pas dans une posture positiviste qui tiendrait qu'une théorie puisse être jugée comme vraie après avoir été dûment vérifiée. Il n'y a pas dans son épistémologie d'énoncés capables d'être indubitablement vrais. Pour autant écrit-il : « *ceci ne signifie pas qu'il soit interdit d'utiliser les concepts " vrais" et " faux" ou que leur utilisation crée quelque difficulté particulière* » (1995, p. 280). Il ne renonce pas à une idée de la science comme quête de la vérité, simplement il considère que par rapport à elle, les connaissances scientifiques se développent selon une dynamique asymptotique, une « *vérisimilitude* ». La connaissance scientifique progresse mais n'atteint jamais un terme. Popper reste dans la tradition réaliste, qui définit la vérité comme une correspondance d'un énoncé avec le réel, mais il ne considère pas cette adéquation comme susceptible d'être obtenue une fois pour toutes<sup>2</sup>. La logique scientifique implique une recherche continue de falsification, de réfutation. Popper est un rationaliste critique.

Pour Marc Nikitin, les définitions de *problématique* et *Science(s) de Gestion* iraient de pair (2006, p. 88), mais, en reprenant l'épistémologie poppérienne, cela justifie-t-il que la gestion relève de la science ? Jacqueline de Romilly nous rappelle que : « *la problématique* » désigne l'art de poser les problèmes, ce qui suppose un réel talent « *heuristique* », c'est-à-dire dans « l'art de découvrir » (2009, p. 78). Certes l'art de découvrir et la science vont ensemble mais la problématique n'est pas une garantie de scientificité, seule une réponse à un problème peut relever de la science puisque c'est elle qui peut être déclarée fausse<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> C'est sans doute Baudelaire qui l'exprime le mieux dans le poème *Correspondances* : « La nature est un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles » (Beaudelaire, 1975).

<sup>3</sup> Comme le dit Deleuze, « *s'il est relativement facile de définir le vrai et le faux par rapport aux solutions, un problème étant posé, il semble beaucoup plus difficile de dire en quoi*

Toujours selon Marc Nikitin : « *les managers se retrouvent inlassablement confrontés à des dilemmes récurrents* » (2006, p. 95), est-ce un signe de scientificité ? On peut y entendre un écho à ce qu'a dit le mathématicien René Thom :

*« fondamentalement, je crois que la démarche scientifique renvoie toujours à un problème central, une sorte d'aporie fondatrice. La science cherche à la résoudre, elle trouve des solutions qui, au bout d'un certain temps, apparaissent comme fondamentalement illusoires. On recommence alors, avec un petit perfectionnement, et on finit par découvrir que lui aussi est illusoire, et ainsi de suite. Le problème fondamental demeure, et avec lui l'aporie... »* (2009, p. 70).

Certes, le problème demeure et cela rejoint l'idée de dilemme récurrent mais la science se définit par les solutions transitoires qu'elle propose, on ne sort pas de Popper<sup>4</sup>.

Faut-il en conclure que la gestion ne peut être une science ? Popper apporte un élément de réponse en proposant comme méthode commune aux sciences de la nature et sociales : « *l'essai et l'erreur, l'invention d'hypothèses qui peuvent être expérimentalement contrôlées et leur contrôle effectif ; bref, une technologie sociale dont les résultats sont susceptibles d'être vérifiés au coup par coup* » (Popper 1956, p. 151). Il convient de noter que Popper parle de technologie, ailleurs il utilise le terme de sociotechnique (Popper 1995, p. 62). Dans une perspective pragmatiste, cette distinction sémantique n'a guère d'importance. Après tout, pour William James, figure de proue de ce courant philosophique, « *la vérité sert des intérêts pratiques* » (Putnam, 1994, p. 405) et proposait dans ses conférences une analyse de la vérité en termes de « satisfaction » (Cometti 2010, p. 169). Mais cela ne fait que souligner l'opposition de Popper aux conceptions pragmatistes qui définissent le terme « *vérité* » en termes de succès d'une théorie – et donc de son utilité (1995, p. 281, souligné dans le texte de Popper) en rupture avec sa conception de la vérité qui s'appliquait sur les faits et non sur les valeurs<sup>5</sup>.

---

*consiste le vrai et le faux, quand on les applique à la position même des problèmes* », (Deleuze, 1966, p. 5).

<sup>4</sup> « L'important est donc de reconnaître à travers la succession des théories, la persistance du problème au sein d'une solution qu'on croit lui avoir donnée. » On retrouve une idée comparable chez Canguilhem et Foucault

(Macherey 2009, p. 55). Bachelard évoque également la question de la récurrence pour l'histoire des sciences, mais il ne faut pas prendre le terme dans son acception de répétition mais de ce qui revient en arrière (*La rationalité appliquée*, 1951) alors que « les philosophes donnent eux l'impression de tenir moins à la solution, s'il y en a une, qu'à assurer la pérennité des problèmes » (Bouveresse, 1995, p. 80) et de citer, plus loin, Paul Valéry : « on peut se dire, en feuilletant l'histoire, qu'une dispute qui n'est pas sans issue est une dispute sans importance » (Bouveresse 1995, p. 140).

<sup>5</sup> Comme le relève Cometti, l'un des meilleurs connaisseurs français de la philosophie pragmatiste, James, Dewey et Peirce refusent « *d'accorder un statut distinct aux questions qui touchent aux « valeurs » et à celles qui concernent la connaissance et la vérité* » (Cometti 2010, p. 170).

Dans l'épistémologie selon Popper, il y a une différence entre la science et la technologie, le succès de celle-ci se vérifie par son utilité quand celle-là se détermine selon un critère de vérité, ce qui n'empêche pas des prédictions scientifiques de conduire éventuellement à des résultats pratiques (Popper, 1956, p. 45). Marc Nikitin opère également dans son article « *une distinction entre les techniques de gestion d'une part et la science de gestion d'autre part* » (2006, p. 94). Tous deux s'opposent à la position pragmatiste qui conjoint la vérité et l'utilité. Si l'on veut bien se souvenir de la définition de l'utile, c'est-à-dire ce qui peut servir à quelqu'un, lui être profitable, un synonyme de désirable, on peut dire qu'ils disjoignent la valeur de la vérité. Mais Popper en fait un critère de séparation entre science et technologie, prise au sens de technique, alors que Marc Nikitin en appelle à Aristote pour considérer qu'entre la science, mathématique, physique (sciences « *théorétiques* ») et les techniques (sciences « *poétiques* » ou productrices) il existe des sciences de l'action (sciences « *pratiques* ») qui chez le Stagirite recouvrent la politique et l'éthique (Crubellier et Pellegrin 2002, p. 39) et que Marc Nikitin étend à la gestion. Le souci de « *trouver un critère simple permettant de délimiter clairement quelque chose que l'on pourrait appeler science ne lui semble pas répondre à la question : « Est-ce que tout ce qui est en dehors de ce que Popper appelle science doit être considéré comme de la connaissance non scientifique donc non vraie ? »* » (correspondance privée, 2005). Effectivement, je pense, avec Popper qu'il est plus éclairant de réserver le terme science pour l'activité théorique qui dépend de la vérité, qui se prête au critère de réfutation, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas une façon raisonnable de faire de la recherche, à la lumière du critère de la valeur, de l'utilité, comme il l'écrit lui-même : « *en vérité nous pouvons dire beaucoup de choses qui ne relèvent pas de la science, et il faut que nous le puissions – seulement il ne faut pas que nous les fassions passer pour scientifiques* » (Popper 1979, p. 82).

## 2) Vérité / Valeur – Science / Technique

Ces questions de définition ont leur importance et, nous le verrons, ont des implications pratiques sur la manière de mener des recherches en gestion. Mais avant cela, pour mieux les comprendre, il est intéressant de mettre en rapport valeur et vérité en reprenant, succinctement, l'analyse qu'en fait Comte-Sponville (1994, chapitre 2). Il identifie trois rapports possibles :

La valeur est identique à la vérité, le juste est juste comme deux et deux font quatre. Cela conduit à ce qu'il nomme un « *dogmatisme pratique* ». Il existe des lois, des vérités, auxquelles l'homme doit soumettre son action. Cela renvoie à l'intellectualisme socratique que nous rapporte Platon. Le bien et le mal relèvent de la connaissance (intellectualisme) qui suffit pour

l'action (pratique) et c'est pourquoi selon la célèbre formule « *nul n'est méchant volontairement* » (Platon 1990a, 503e à 508a).

La vérité dépend de l'évaluateur, elle est soumise à son désir, comme le dit Protagoras : « *l'homme est la mesure de toute chose, de celles qui sont pour ce qu'elles sont et de celles qui ne sont pas, pour ce qu'elles ne sont pas* » (Platon 1990b, 151, 152). A chacun sa vérité, celle-ci est relative. On reconnaît le Sophisme. Dans le dogmatisme pratique, la valeur est objective, ici c'est la vérité qui est subjective.

Il est une troisième voie possible qui récusé les deux premières en affirmant « *la valeur n'est pas vraie, la vérité n'a pas de valeur* » (1990, p. 39), ce que Comte-Sponville appelle le *pancynisme*<sup>6</sup>. Celui-ci se décompose, d'une part, en un *cynisme moral*, celui d'un Diogène pour lequel la vertu est tout, le vrai est sans pertinence (ce pourquoi les sciences sont inutiles) et la puissance n'est rien ; et, d'autre part, en un *cynisme politique*, celui de Machiavel, selon lequel la puissance est tout et la vertu n'est rien (si ce n'est comme moyen de puissance).

En adaptant cette analyse à une réflexion épistémologique telle qu'on peut la dériver de Popper et en orientant le concept de valeur à celui d'utilité, celle-ci étant incluse dans celle-là (l'utilité ne contenant pas la dimension morale que peut prendre la valeur, mais cela ne nuira pas à la logique du raisonnement à suivre), on peut considérer que la science et la technique entretiennent avec la vérité et l'utilité quatre types de rapport possibles :

Selon Popper, la science renvoie à un contenu empirique, énonce des conjectures qui peuvent être réfutées. Elle est donc liée nécessairement à l'idée de vérité, pas forcément à celle d'utilité (1956, p. 45), sans prétendre l'atteindre définitivement mais les connaissances scientifiques se développent selon une ligne de progrès irréversible (Bachelard<sup>7</sup> 1951).

Si la science qui, par définition, a vocation à être objective, universelle, prétend s'appliquer à ce qui relève de l'utilité, ce qui est relatif à chacun, fait l'objet d'une évaluation personnelle, elle dégénère en dogmatisme<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> Comte-Sponville prend soin de définir ce qu'il entend par cynisme qui ne se résume ni par son acception commune ni même par celle que l'on trouve habituellement dans l'histoire de la philosophie.

<sup>7</sup> On se reportera à *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* quand Bachelard écrit : « *pour la pensée scientifique, le progrès est démontré, il est démontrable [...]. Autrement dit, le progrès est la dynamique même de la culture scientifique* » (1951, p. 25) et, plus loin, l'histoire des sciences est « *comme la plus irréversible de toutes les histoires* » (1951, p. 27).

<sup>8</sup> La littérature, quand elle atteint le chef d'œuvre, comme dans *Vie et destin* de Vassili Grossman éclaire mieux que le raisonnement comme le montre ce dialogue entre Dimitri Petrovitch et Victor Pavlovitch :

« - *La science n'a de valeur que si elle apporte du bonheur au gens ! Nos aigles de l'Académie l'affirment tous en chœur : la science est la servante de la pratique.*

- *Non ! Les découvertes scientifiques portent en elles-mêmes leur suprême valeur ! Elles contribuent bien plus au perfectionnement de l'homme que les locomotives à vapeur, les*

La technique, renvoie au savoir-faire, se rapporte à l'utile, elle se conçoit selon un mode pragmatique, c'est un savoir applicable en situation, localement.

Dernière situation, élever une technique, qui est relative à un contexte, un point de vue, qui relève de la préférence, au rang de vérité, c'est nier celle-ci en ruinant son ambition d'universalité. C'est le sophisme.<sup>9</sup>

La matrice suivante permet de schématiser ce qui vient d'être dit :

	Science Technique	
Vérité	Savoir scientifique	Sophisme
Utilité	Dogmatisme	Pragmatisme

En nous référant à ce cadre conceptuel je vais examiner dans la partie qui va suivre les questions de savoir « *si la gestion est une science* » et si « *ce ne peut être qu'une science historique* ».

### 3) La gestion ne peut être qu'une science historique

La physique mathématique depuis le siècle des Lumières ne cesse de servir de modèle aux autres sciences. Deux siècles après, la gestion n'échappe pas à cette fascination avec son souci de trouver des lois universelles, des martingales, qu'il suffirait de reproduire dans les organisations. Pourtant l'idée est largement partagée que les situations de gestion sont soumises à la contingence, que les sciences humaines diffèrent des sciences physiques du fait qu'elles n'observent pas une réalité objective, que les conduites humaines font intervenir trop de paramètres pour que l'on puisse leur appliquer des schémas étroitement déterministes. Il est admis par la communauté des chercheurs en gestion que le but n'est pas celui de tendre

---

*turbines, l'aviation et toute la métallurgie, depuis Noé jusqu'à nos jours. Elles perfectionnent l'âme.*

*- Je suis bien d'accord avec vous, Dimitri Petrovitch, mais je ne suis pas sûr que ce soit l'avis du camarade Staline*

*- Et c'est dommage ! Dommage ! Car il faut voir le second aspect de la chose. Telle abstraction de Maxwell peut devenir, demain, le signal de la radio militaire. Les théories d'Einstein sur les champs magnétiques, la mécanique ondulatoire de Schrodinger et les conceptions de Bohr peuvent donner les résultats les plus concrets. » (2005, p. 928)*

<sup>9</sup> Il y a une tendance actuelle à brouiller la frontière entre science et technique, c'est ce que désigne le terme technoscience et pour le philosophe Marcel Conche « *la finalité des sciences est l'utilité et la technique* » (1999, p. 19). Il n'est pas possible dans ce chapitre de creuser plus loin une question qui relève de la métaphysique, à laquelle on ne peut jamais échapper complètement.

vers une vérité, comme dans l'épistémologie poppériennne, mais d'aider les praticiens à mieux administrer les organisations dans lesquelles ils travaillent.

C'est sur le diagnostic de la vanité des sciences de gestion à emprunter la démarche hypothético-déductive des sciences empiriques que Marc Nikitin en vint à considérer que « *si la gestion est une science ce ne peut être qu'une science historique* ». Sur la scientificité de l'histoire, je me contenterai de noter qu'elle est à la fois science, car susceptible d'évoquer des faits dont on peut vérifier la véracité, art, car elle passe par la narration pour emporter la conviction du lecteur, technique dont se sert le gestionnaire dans une étude longitudinale, par exemple<sup>10</sup>. Au-delà de l'histoire, pour les sciences sociales en général, le critère falsificationniste de l'auteur de *La logique de la découverte scientifique* les exclue de la science. Il n'est pas possible dans le cadre de ce chapitre de reprendre la réflexion menée, suite à la critique kantienne de la métaphysique par Dilthey, Rickert, Simmel, Weber<sup>11</sup> et, plus près de nous, Gadamer et Ricoeur avec l'herméneutique, pour fonder des « *sciences morales* ». Il suffit pour notre propos de noter que des passerelles existent assurément entre cette dernière et l'épistémologie poppérienne pour considérer notamment que : « *la science se nourrit d'hypothèses et de préjugés qu'il faut constamment tester, [...] qu'il n'y a pas vraiment de méthode pour trouver de telles hypothèses et que l'expérience décisive est largement négative* » Grondin 2011, p. 409).

Qu'une recherche fondée sur l'histoire, l'herméneutique, soit encouragée par la communauté scientifique c'est ce qu'on peut penser avec le philosophe, épistémologue, Jacques Maritain qui écrivait :

« *Il faut qu'il y ait des hommes qui tendent toutes leurs forces vers le salut immédiat de la cité. N'ayons pas la vilenie de les payer d'ingratitude. Mais il faut qu'il y ait des hommes qui tendent toutes leurs forces intellectuelles purement vers l'être, soit pour le contempler selon la vérité, soit pour produire des œuvres selon la beauté. Aimons leur loisir, qui est nécessaire à la cité, exigeons qu'il soit respecté d'un monde envahi par la barbarie de l'utile. Poètes ou philosophes, artistes ou savants, ils sauvent un dépôt sacré.* » (1925, p. 18).

Mais quel espace peut-elle occuper dans l'ensemble et qui en décide<sup>12</sup> ?

La question à laquelle il faut répondre à présent est : si les sciences de gestion ne peuvent au mieux prétendre qu'à une approche historique, dans quel cadre intégrer les autres recherches qui sont menées en gestion et qui constituent l'essentiel de la production ?

---

<sup>10</sup> Pour un approfondissement, voir mon chapitre « *Essai sur un rapport critique et fécond entre histoire et gestion* » in *Histoire et sciences de gestion* (Zimnovitch 2013).

<sup>11</sup> On se reportera à *La philosophie critique de l'histoire* de Raymond Aron (1969).

<sup>12</sup> Pour un approfondissement, on pourra se reporter à mon article dans *Economies et Sociétés*, Série KF, 1<sup>o</sup> trimestre 2014

## 4) Les autres voies de recherche en gestion

En reprenant le cadre conceptuel proposé *supra* (2), on peut les regrouper sous trois catégories :

### 4.1) Le dogmatisme

Nous l'avons vu le dogmatisme apparaît quand, sur les affaires humaines, ici la gestion des organisations, la théorie prétend tenir un discours de vérité. C'est une forme répandue dans les travaux de thèse en gestion et l'université française a contribué à alimenter ce courant académique<sup>13</sup>. Résultat, le dogmatisme conduit la recherche en gestion à devenir une scolastique<sup>14</sup>.

### 4.2) Le sophisme

La parenté entre celui-ci et le marketing est suffisamment reconnu pour qu'il soit inutile d'insister sur leur commun objectif de séduire, de convaincre, de persuader (Laufer et Paradeise, 1982)<sup>15</sup>. La vérité est repliée sur l'utile. Les sciences de gestion s'inscrivent-elles également dans cette lignée ? Pour une partie d'entre eux, Marc Nikitin le pense. Dans plusieurs communications (récemment encore aux JHMO et congrès AFC, 2015), il montre comment, par exemple, la méthode *Activity Based Costing* a pu prospérer dans des revues scientifiques. Il rejoint en cela les travaux critiques qui ont été menés pour dénoncer les phénomènes de mode qui s'emparent des gestionnaires praticiens, consultants et chercheurs qu'Alain Charles Martinet désignent sous l'appellation de « *métasophistes "sophistiqués"* » (1990, p. 15)<sup>16</sup>. La gestion et son enseignement ont sans doute à gagner à retrouver les vertus de la rhétorique (Laufer, 2012, chapitre

---

<sup>13</sup> Mais elle n'a fait qu'importer un paradigme (Cochoy, Chessel 1999 et Pavis 2001) né aux Etats-Unis il y a un demi-siècle sur lequel ceux qui en ont été les pionniers portent aujourd'hui un regard critique, parmi d'autres, Starbuck nous dit « *research becomes ritualized pretence rather than a source of genuine contributions to knowledge* » (2006, p. 2)

<sup>14</sup> Un travail serait à conduire sur ce thème en utilisant notamment les travaux d'Alain Boureau sur *La raison scolastique* (2006-2008, 3 tomes. Paris : Ed. Les Belles Lettres).

<sup>15</sup> Il conviendrait de nuancer le jugement sur les Sophistes, ce que nous connaissons d'eux vient essentiellement de ce qu'en disaient leurs adversaires (Platon notamment). Pour approfondir, on pourra notamment se reporter aux Actes du colloque de Cerisy, *Le plaisir de parler*, qu'ont publié Monique Canto et Barbara Cassin aux Editions de Minuit (1986).

<sup>16</sup> La position des praticiens à l'égard des sciences de gestion est un problème. Si on peut comprendre qu'ils adoptent une forme de cynisme moral (pour reprendre le terme de Comte-Sponville) dans leur pratique de management ; proche en cela des enseignements de Machiavel (on rejoint là *Le Prince bureaucrate* de Laufer et Paradeise), on peut s'inquiéter de leur indifférence à l'égard des sciences de gestion qui pourrait se traduire à par un nihilisme à leur égard, d'ailleurs, « de nombreuses revues cotées sont préoccupées de ce que la recherche en gestion soit de moins en moins utile aux managers et du fossé qui se creuse entre la théorie et la pratique » (Van de Ven, 2007).



7) comme moyen, comme technique, mais qui, si elle est prise comme fin, comme science, conduirait à une sophistique.

### 4.3) Le pragmatisme

Nous l'avons vu, Popper s'est opposé à l'épistémologie pragmatiste. Or la recherche-intervention a été proposée comme cadre général pour la recherche en management (David 2012, chapitre 8). Sachant que ce type de recherche a « *l'ambition de générer à la fois des connaissances pratiques utiles pour l'action et des connaissances théoriques plus générales* » (2012, p. 241), on voit la proximité avec le pragmatisme<sup>17</sup>, on pourrait aussi dresser un parallèle avec le constructivisme tel que Jean-Louis Le Moigne l'expose (1990, chapitre 3). Dans le même esprit, on trouve l'*Evidence-Based Management* (EBM) qui « *est fondé sur l'hypothèse qu'une analyse rigoureuse des événements permet de distinguer les faits avérés des croyances, de repérer les modes qui habitent certaines opinions en management, et d'écarter des contrevérités qui passent parfois pour des conseils évidents* » (Capelletti, 2010, p. 4). Alors que le dogmatisme et le sophisme sont nuisibles aux sciences de gestion, l'EBM est une voie permettant de dégager progressivement, par essai et erreur, des connaissances génériques qui peuvent être diffusées donc testables, même si elles restent locales mais, comme le disait Isocrate, un Sophiste au IV<sup>ème</sup> siècle avant JC, « *mieux vaut apporter sur des sujets utiles une opinion raisonnable [...] que sur des futilités des connaissances exactes* » (1929, p. 164-165). On est proche de ce que Popper nomme technologie.

En synthèse, si les sciences de gestion, comme les autres sciences sociales, ne peuvent prétendre à la scientificité des sciences empiriques, deux voies de recherche leur sont ouvertes : l'histoire herméneutique (dans une certaine mesure on pourrait ajouter l'herméneutique) et la recherche-intervention (EBM inclus). Ces deux paradigmes sont générateurs de connaissances utiles, mais elles également sont de nature à faire bloc contre les modes que les Sophistes lancent et contre le Dogmatisme qui étouffe l'innovation. Ce qu'illustre le cadre suivant

	Blocage Diffusion	
<b>Sophisme</b>	Histoire	Mode
<b>Innovation</b>	Scolastique	Recherche-intervention

<sup>17</sup> Pour approfondir entre sciences de gestion et Pragmatisme, on pourra se reporter au chapitre Les critères de validité en sciences des organisations : les apports du pragmatisme de Martine Girod Seville, Véronique Perret (2002) et Gillet et Zimnovitch 2011.

## Conclusion

En faisant retour sur les questions posées par Marc Nikitin, il ressort que si certaines recherches menées en gestion doivent être combattues pour leur stérilité d'autres voies sont ouvertes : l'histoire comme il l'indiquait, mais aussi la Recherche-intervention.

Pour poursuivre le chemin, Lakatos, élève de Popper, propose une épistémologie faisant intervenir la notion de « *programme de recherche* » et pose la question du processus d'élimination des programmes dégénérés. La tentative pour appliquer cette réflexion aux sciences de gestion (Jeanjean et Tixier 2001) mériterait d'être prolongée. J'ai essayé, d'une certaine façon de le faire dans le cadre de ces *Mélanges*, en considérant que « *la loi écrite du philosophe peut à l'occasion avoir raison lorsque le jugement des hommes de science échoue* » (Lakatos 1978, p. 239). Régis Debray n'est, lui, guère optimiste quant aux possibilités de s'attaquer au dogmatisme par la raison ; revenant sur sa propre expérience, il écrit « *je n'avais pas encore compris que l'intérêt de confort l'emporte sur l'intérêt de connaissance* » et d'ajouter « *la clé des carrières est une chose, les questions de vérité en sont une autre. Ne confondons pas les ordres. Face aux en-têtes et nomenclatures officiels, aussi péremptoires hic et nunc que pittoresques à long terme, le haussement d'épaules reste encore le plus sage* » (Debray 2015, p. 234). Le sentiment d'impuissance grandit quand on lit sous la plume de l'une des figures les plus marquantes des sciences de gestion, William Starbuck, « *à côté de ceux qui ont lancé des appels pour réformer le système, la grande majorité ressent de la désillusion face au cynisme et à l'opportunisme manifestes dans leur champ scientifique* » (2006, p. 2).

Je préfère terminer ces lignes par les encouragements que nous donnent deux grands de l'épistémologie contemporaine : d'une part, Lakatos qui nous dit que « *lorsqu'une école scientifique dégénère en pseudoscience, il peut valoir la peine d'imposer un débat méthodologique dans l'espoir que les hommes de science en activité en retirent plus de savoir que les philosophes* » (1994, p. 240) », d'autre part, Isabelle Stengers qui dans *La démocratie face à la technoscience* écrit : « *un savoir digne de ce nom ne peut se construire à propos des humains [...] si sont absents les groupes réels dont ce savoir nécessiterait l'existence* » (1997, p. 116). C'est sans doute le chemin à suivre, devant l'indifférence de la communauté scientifique en gestion, malgré les éclairages que peuvent apporter les philosophes, il est certainement nécessaire d'ouvrir plus largement le débat sur la recherche en gestion aux managers praticiens<sup>18</sup> et au-delà aux autres parties prenantes des organisations.

---

<sup>18</sup> On pourra sur ce point se reporter au livre d'Henry Mintzberg (2005).

## Bibliographie

- Aron, R (1969). *La philosophie critique de l'histoire*. Paris : Vrin.
- Bachelard, G. (1951). *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*. Paris : PUF.
- Baudelaire, C. (1975). *Les fleurs du mal*. Paris : PUF.
- Boureau A., *La raison scolastique* (2006-2008), 3 tomes, Ed. Les Belles Lettres.
- Bouveresse, J. (1995). *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle*. Paris : Editions de l'Eclat.
- Canto, M., Cassin, B (1986). *Positions de la sophistique*. Paris : Editions de Minuit.
- Capelletti, L. (2010). La recherche-intervention : une réponse au besoin d'Evidence-Based Management en contrôle de gestion ? », *La place de la dimension européenne dans la Comptabilité Contrôle Audit*. Communication au Congrès de l'AFC, Mai, Strasbourg, France
- Chessel, M-E., Pavis, F. (2001). *Le patron, le technocrate et le professeur. Une histoire de l'enseignement supérieur de gestion*. Paris : Belin.
- Cochoy, F. (1999), *Une histoire du marketing. Discipliner l'économie de marché*. Paris : La Découverte.
- Cometti, J-P. (2010). *Qu'est-ce que le Pragmatisme ?* Paris : Gallimard.
- Comte-Sponville, A (1990). *Valeur et vérité*. Paris : PUF.
- Conche, M. (1999). *Le sens de la philosophie*. Paris : Encre Marine.
- Crubellier, M., Pellegrin, P. (2002). *Aristote : Le philosophe et les savoirs*. Paris : Points.
- David, A. 2012). La recherche-intervention, cadre général pour la recherche en management. In *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (Eds, David A., Hatchuel, A., Laufer, R.). Paris : Vuibert, 193-214.
- Debray, R. (2015). *Un candide à sa fenêtre*. Paris : Gallimard.
- Deleuze, G. (1966). *Le bergsonisme*. Paris : PUF.
- Gillet, P., Zimnovitch, H (2011). La responsabilité de l'enseignant-chercheur dans la formation des ingénieurs financiers. *Revue Française de Gestion* 37(216) : 93-109.
- Girod Seville, M., Perret, V. (2002). *Questions de méthodes en sciences de gestion*. Paris : EMS Management & Société.
- Grondin, J. (2011). *Hans-Georg Gadamer. Une biographie*. Paris : Grasset.
- Grossman, V. (2005). *Vie et destin*. Paris : le livre de poche.
- Isocrate (1929). *Discours, tome I*. Paris : édition Les Belles Lettres.
- Jeanjean, T., Tixier, J. (2001). Apports et limites des programmes de recherche aux sciences de gestion. *Xème Conférence de l'Association Internationale de Management Stratégique*, Université Laval, Canada.
- Lakatos, I. (1978). *Histoire et méthodologie des sciences*. Paris : PUF.
- Laufer, R. (2012). Le paradigme retrouvé : la rhétorique. In *Les nouvelles fondations des sciences de gestion* (Eds, David A., Hatchuel A., Laufer R). Paris : Vuibert, 175-192.
- Laufer, R., Paradeise, C. (1982). *Le Prince bureaucrate*. Paris : Flammarion.
- Moigne, J-L. (1990).
- Lorenz, K., Popper, K. (1995). *L'avenir est ouvert : entretien d'Altenberg*. Paris : Flammarion.
- Macherey, P. (2009). *La force des normes : de Canguilhem à Foucault*. Paris : La fabrique.

- Maritain, J. (1925). *Théonas ou les entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles*. Paris : Nouvelle Librairie Nationale.
- Martinet, A. C. (1990). Grandes questions épistémologiques et sciences de gestion. In *Epistémologies et sciences de gestion* (Ed, Martinet, A.C.). Paris : Economica.
- Mintzberg, H. (2005). *Des managers, des vrais ! Pas des MBA : Un regard critique sur le management et son enseignement*. Paris : Ed. D'organisation.
- Nikitin, M. (2006). Qu'est-ce qu'une problématique en science de gestion et comment l'enseigner ? *Comptabilité Contrôle Audit* 12(3) : pages 91- 110.
- Popper K. (1995). *La logique de la découverte scientifique*. Paris : Payot.
- Popper, K. (1956). *Misère de l'historicisme*. Paris : Agora.
- Popper, K. (1979). *La société ouverte et ses ennemis*. Paris : Seuil.
- Platon, (1990a), *Gorgias*, Paris : Gallimard.
- Platon, (1990b), *Théétète*, Paris : Gallimard.
- Putnam, H. (1994). *Raison, vérité et histoire*. Paris : Editions de minuit.
- Romilly (de), J. (2009). *Petites leçons sur le grec ancien*. Paris : livre de poche.
- Starbuck, W.H. (2006). *The Production of Knowledge. The Challenge of Social Science Research*. Oxford: Oxford University.
- Stengers, I. (1997). *Sciences et pouvoirs*. Paris : Ed. La Découverte.
- Thom, R. (2009) *Prédire n'est pas expliquer*. Paris : Flammarion.
- Van de Ven, A. (2007). *Reflections on Engaged Scholarship*, [liu.se/kite/dokument/1.117786/ESReflections](http://liu.se/kite/dokument/1.117786/ESReflections).
- Vauvenargues, L. (2003). *Maximes et Pensées*. Paris : Editions du rocher.
- Zimnovitch, H. (2013). Essai sur un rapport critique et fécond entre histoire et gestion. In *Histoire et sciences de gestion* (Eds, Cailluet, L., Lemarchand, Y., Chessel, M-E.). Paris : Vuibert, 87-112.
- Zimnovitch, H. (2014). L'inévitable évaluation scientifique au risque de la standardisation », *Economies et Sociétés*, Série KF, 1<sup>o</sup> trimestre : 1221-1232.